LE MONUMENT À COLOMB : UN PROJET NATIONAL CATALAN POUR L´ESPAGNE

Stéphane Michonneau

▶ **To cite this version:**

Stéphane Michonneau. LE MONUMENT À COLOMB : UN PROJET NATIONAL CATALAN POUR L´ESPAGNE. Iberica, 2000, Nations en quête de passé, la péninsule Ibérique (XIX-XXe s.), pp.109. hal-04300763

HAL Id: hal-04300763
https://hal.science/hal-04300763

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

LE MONUMENT À COLOMB :
UN PROJET NATIONAL CATALAN POUR L´ESPAGNE

Stéphane MICHONNEAU

L´histoire de la mémoire doit s'employer à comprendre le processus social et historique par lequel la société catalane, ou une partie d'entre elle, est amenée à objectiver le passé de la Catalogne en mémoire du groupe catalan et à incorporer cette histoire, reconnue comme commune, par des pratiques commémoratives mutuellement compréhensibles. Autrement dit, il s'agit de comprendre le processus social de production symbolique visant, par et dans le conflit politique, à délimiter un passé et à le désigner en fait différentiel.

En effet, le passé de la Catalogne peut bien être considéré comme une réalité objective faisant des Catalans un groupement humain dissemblable des autres. Pour l'historien de la mémoire, l'important n'est pas tant de considérer cette différence objective, de recenser les traits d'un passé que l'on suppose différenciateur parce que différent que de décrire la production d'une identité catalane dans la manière dont l'appréhension et la pratique du passé font exister le groupe comme différent.

Dans cette perspective, la mémoire, avec l'oubli, présente un double visage. Son premier visage est celui d'un usage politique du passé dans le présent; reflétant les grandes lignes de fractures de la vie politique espagnole. La lutte pour déterminer la frontière de "ce qui est notre passé" et de ce qui ne l'est pas, déterminer le tracé d'une ligne de partage entre un "nous" et un "eux", est par essence un geste politique. A Barcelone, c'est la municipalité qui tranche : elle est le parlement de tous les débats de mémoire.

Second visage, celui de la pratique d'un exercice du souvenir dans et par la cérémonie commémorative. La mémoire n'est pas seulement un discours d'autorité qui fait exister la nation par la simple magie d'une énonciation performative ; c'est aussi sa réalisation concrète qui permet l'incorporation de l'idée de nation dans le corps social. La mémoire participe alors de l'entreprise de nationalisation de l'individu, à visée espagnole ou catalane. Elle commande la manière dont l'appréhension et la pratique du passé font exister le groupe comme différent aux yeux de l'étranger et à ses propres yeux.

A ce titre, le monument à Colomb est l´aboutissement de politique de mémoire libéralo-provincialiste née vers 1860 et qui trouve son apogée dans la célébration de l'Exposition Universelle de 1888. Il figure à la fois sa plus belle expression mais également son chant du cygne : après le monument Colomb se clôt l'age d'or de la «statuomanie» si caractéristique de la fin du XIXe siècle à Barcelone. Ainsi, cet édifice singulier, le plus grand jamais construit dans le monde à l'hommage du grand découvreur, ne peut être séparé d'un ensemble plus vaste qui conforme les politiques de mémoire barcelonaises.

Colomb avant Colomb.

Avant que son monument n'habite l'une des principales places de Barcelone, Colomb occupe une place de choix dans les mémoires barcelonaises. Qu'en est-il du culte de Colomb à Barcelone avant le monument, c'est-à-dire avant 1874?

Intimement lié au culte des rois Catholique à l'origine, l'hommage à Colomb semble s'en détacher au cours de la décennie 1860. Le 19 novembre 1850 en effet, alors qu´on célèbre la pose de la première pierre d'une statue qui, au centre de la place royale, doit figurer Ferdinand le Catholique, on dénomme le passage qui va des Ramblas à la place du nom de *Colón*.

La dédicace royale de la place à Isabelle II est double : par le choix de la date d'inauguration, jour anniversaire de la Reine, mais aussi par le choix du thème iconographique. En effet, l'historiographie libérale de l'époque dresse communément un parallèle historique entre les règnes d'Isabelle I, épouse de Ferdinand, et de la Reine présente. En établissant une filiation directe entre le couple des Rois Catholiques, fondateur de la nation, et Isabelle II, cette tradition rehausse le prestige de la régnante et conforte sa légitimité remise en question par le carlisme. Elle fait du règne isabellin l'aboutissement de la révolution libérale commencée à la fin du XVI° siècle, malheureusement interrompue par la dynastie des Habsbourg mais finalement continuée par les Bourbons. L'avènement des Isabelle ouvre et clôt le chapitre historique de la réalisation de l'unité nationale et espagnole, de l'affermissement d'une monarchie constitutionnelle, de la construction d'un État libéral et bourgeois, de l'agrandissement enfin de l'empire colonial[1].

Le nom de *Colón* directement accolé à celui des Rois Catholiques vise donc à associer la naissance de l'Espagne moderne à la conquête de l'empire américain. Par extension, le nom de *Colón* sert à honorer le règne libéral d'Isabelle II et les projets coloniaux espagnols en Afrique du Nord en 1860.

Or, par la suite, tandis que le nom de Colomb demeure, la dédicace royale de la place est maintes fois contestée et le monument à Ferdinand ne se réalise jamais. En 1854-1858 et surtout en 1869, alors que tous les toponymes liés à la monarchie disparaissent, la dédicace à Colomb n'est jamais remise en question. A cette époque, le destin de Colomb se sépare de celui, moins heureux, de la monarchie espagnole.

L'examen de la topographie urbaine conforte cette conclusion : lorsqu´en 1863, la municipalité confie à Victor Balaguer, le chroniqueur officiel de

[1]Paloma Cirujano, Teresa Elorriaga, Juan Sisinio Pérez Garzón, *Historiografía y nacionalismo español, 1834-1868*, Madrid, CSIC, 1985, 206p., pp. 112-117.
Le gouverneur, dans son discours d'inauguration, exalte "el trono [de Isabel II] honrado por las virtudes de los Alfonsos y Fernandos y sobre todo por la de su ínclita abuela Isabel I de Castilla". (*El Diario de Barcelona*, 10/11/1850, p. 6122-6123.)

Barcelone, la tâche de dénommer les rues de l´Ensanche[2], le nom de Colomb est clairement rattaché au mythe colonial, mais pas monarchique.

La veine de son oeuvre est libéralo-provincialiste et repose, d´une part, sur la défense d'un patriotisme espagnol virulent qui trouve dans la geste de la guerre d'Indépendance la première source de légitimité de l'Etat-Nation et d´autre part, sur la conviction d´une identification de l'histoire de l'Espagne avec celle de sa liberté et de son unité autrement dit, celle de la construction de l'État libéral. L´*Histoire de la Catalogne et de la Couronne d'Aragon* (1860) n'est pas pour Balaguer une histoire particulière mais, au contraire, le paradigme de l'histoire de l'Espagne. D'un côté, l'histoire de la Catalogne raconte celle de la liberté dont l´amour fait viscéralement partie du caractère catalan. Par analogie, sa pleine jouissance correspond aux périodes d'apogée du pays, et vice-versa, son absence implique la décadence. De l'autre, la Catalogne travaille à l'unité de l'Espagne mais comme une nation souveraine et libre, au même titre que la Castille. Le modèle de la monarchie pactisée de la Couronne d'Aragon hante cette histoire provincialiste.

Dans le récit que développe Victor Balaguer, le règne des Rois Catholiques correspond pour Barcelone à longue décadence car la monarchie des Habsbourg n'a pas respecté les libertés médiévales du Principat qui fondaient sa liberté. A l'inverse, Colomb trouve grâce auprès du chroniqueur en tant que fondateur de l'impérialisme espagnol car, selon lui, toute conquête est le signe de la puissance et de la prospérité. L'heure de l'empire catalan a d'ailleurs coïncidé avec l'apogée de son système politique libéral, de sa culture et de sa puissance économique. C´est pourquoi Victor Balaguer a une prédilection toute romantique pour les vies d'aventuriers (Colomb, Ali-Bey, Lauria, Llansa, Entenza, Vilamarí, etc.) dont le destin individuel trahit celui de "la première nation maritime de son temps", la Catalogne.

Cette conquête catalane, il faut bien le souligner, n'est pas une *reconquête* ; sa justification n'est pas religieuse mais commerciale. Ainsi, Balaguer n'établit aucun lien entre l'extension des royaumes chrétiens médiévaux dans la péninsule et celle de la Couronne d'Aragon en Méditerranée. Tout se passe comme si la Catalogne n'avait ni connu ni participé à la Reconquête : l'occultation de ce passé-ci contribue à souligner la différence entre une Castille à l'horizon terrestre et une Catalogne ouverte sur la mer.

L'exaltation de l'ancien empire méditerranéen n'implique pas la reconnaissance pour soi de l'empire américain : nul Cortés, nul Pizarro dans le panthéon balaguérien. Il n'est fait aucune mention de l'héritage colonial d'outre-Atlantique, excepté dans le court article relatif à Colomb. Il est probable que Balaguer a voulu, en se référant exclusivement aux conquêtes de la Couronne d'Aragon, faire pièce à la mémoire castillane, pour prouver une fois encore l'égalité des deux nations hispaniques. C'est là qu'il se distingue des autres

[2] *Las calles de Barcelona*, édité en 1865 chez Salvador Manero, comprend deux volumes de 750 pages environ chacun. Le livre comprend deux parties : la première présente 494 notices explicatives classées par ordre alphabétique. La seconde, un appendice ajouté sur le tard, expose seize récits "de choses et d'hommes importants dont on parle dans l'ouvrage, (...) afin de compléter les manques qui pourraient s'y trouver".

historiens libéraux espagnols qui maintiennent le lien entre l'entreprise coloniale espagnole et le devenir de la monarchie castillane.

Or, pour associer l'impérialisme colonial au méditerranéisme d'inspiration catalane, Balaguer sait utiliser quelques caractéristiques du mythe de Christophe Colomb : d´une part, la vie du Génois répond bien aux exigences romanesques requises par l'historien romantique, d´autre part, ses origines rappellent la supériorité méditerranéenne sur l'entreprise américaine. Enfin, du récit de l´aventure américaine, Balaguer retient surtout l´anecdote la réception du voyageur par les Rois Catholique dans le port de Barcelone, au retour de son premier voyage : il désigne ainsi Barcelone comme l´arrivée naturelle des routes maritimes de l´empire.

La glorification de l'entreprise impérialiste.

Dans les années 1860, la glorification impérialiste trouve son écho dans l'entreprise nord-africaine que O'Donnell a lancée. Il ne fait aucun doute que l'un justifie l'autre, au nom de la continuité historique. L'affirmation de la nation passe donc, chez Balaguer comme pour d'autres, par la nécessaire expansion coloniale. C'est pourquoi à Barcelone, les monuments de glorification de l'entreprise coloniale sont nombreux.

On trouve en premier lieu la colonne à Galceran Marquet, place Medinaceli, à l'endroit où Colomb est censé avoir débarqué. Ce monument de 1849 illustre la foi progressiste et impérialiste. Galceran Marquet représente une dynastie de marchands locaux dont les charges exaltent la puissance militaire de la Couronne d'Aragon, sa prospérité commerciale en même temps que la dignité municipale. C'est l'ancêtre direct du monument à Colón.

Le monument aux guerres d'Afrique de 1860 complète ensuite le culte impérialiste. Le projet survient après la victoire des batailles de Tetuán et de Castillejos qui consacrent la gloire du général Prim. Comme pour Espartero ou O'Donnell, le baptême politique de ce général espagnol passe par une retentissante victoire. Il est difficile de rendre aujourd'hui les sentiments d'orgueil patriotique et d'exaltation nationaliste que suscitent ces victoires sur le Maroc. En contradiction partielle avec le poids réel de ce conflit dans la politique extérieure espagnole en Afrique, Tetuán et Castillejos sont immédiatement interprétée comme la résurrection du patrimoine colonial américain perdu au début du XIX° siècle. L'africanisme est l'expression de cette vengeance sur l'histoire.

Enfin, l'entreprise colonialiste trouve un troisième support dans le monument au général Prim, en 1874, dont les principaux messages sont le militarisme et le colonialisme. Alors que s'achève l'expérience de la première République espagnole, l'héroïsation du militaire et des valeurs guerrières illustre toute la confiance que les classes dirigeantes mettent désormais dans l'Armée pour gouverner. Premièrement, il figure concrètement les termes d'un pacte de gouvernement entre la monarchie et la bourgeoisie barcelonaise reposant principalement sur une politique de force. Deuxièmement, il institue la

puissance militaire et sa capacité de projection extérieure comme marqueur fondamental de l'identité nationale.

Tous ces témoignages tendent à glorifier la nation espagnole en renouvelant le mythe de la conquête. On ne peut trouver meilleure illustration de ce que Josep Maria Fradera nomme le "langage du double patriotisme" : le mythe de Prim, tout particulièrement, montre combien l'acte de foi envers la patrie espagnole ne souffre aucun doute, tandis que la mobilisation du passé catalan et l'accent mis sur la contribution des Volontaires catalans dans la victoire finale visent à rehausser le rôle de la province dans l'effort collectif.

Il n'y a pas de contradiction à cet double appartenance patriotique puisque la première se réfère à l'idéal sincèrement poursuivi d'un Etat-nation espagnol tandis que la seconde évoque une Catalogne unie derrière les projets expansionnistes de ses élites marchandes. Le premier patriotisme correspond à un appel lancé par les classes dirigeantes barcelonaises au reste de l'Espagne pour participer au projet national ; le second à la récupération active d'un patrimoine historique propre qui assure à ces mêmes classes dirigeantes une forme de contrôle sur les cultures urbaines de type traditionnel. Par leur double adresse, les monument coloniaux sont l'incarnation idéale de l'idéologie libéralo-provincialiste qui imprime sa marque au dernier tiers du XIX° siècle barcelonais. A ce titre, le projet du monument à Colomb s'inscrit dans la continuité de ses prédécesseurs.

La naissance du monument à Colomb en 1874.

En novembre 1874, alors que l'Espagne vit les rumeurs de la Restauration, trois conseillers conservateurs proposent d'élever un monument à Colomb sur la place qui termine les Ramblas. Situé en bordure de la caserne des Drassanes, le terre-plein vierge de toute construction porte depuis peu le nom de «place de la Paix». Lorsque le 9 janvier 1875 le jeune monarque venu de Paris via Marseille arrive à Barcelone, il débarque à cet endroit précis consacré désormais comme l'entrée maritime de la Cité comtale[3]. Transmise "avec unanimité et enthousiasme" à la commission d'urbanisme, la proposition revient devant le Conseil municipal le 18 décembre 1874 : là, les conseillers décident de constituer une junte exécutive, d'ouvrir une souscription, et de fixer à 25 m la hauteur minimale du monument. D'emblée, le monument à Colomb se présente comme un projet colossal.

Barcelone est la première cité espagnole à rendre hommage au découvreur. En décembre 1875, la province de Huelva lance à son tour le projet d'un monument élevé au couvent de la Rábida. Mais il faut attendre 1877 pour que Madrid veuille bien se doter d'un semblable édifice, lequel est élevé à l'occasion des noces d'Alphonse XII avec Maria de las Mercedes de Orléans, le 23 janvier 1878. Le monarque s'intéresse à ce culte naissant et y consacre un discours à la première session du congrès des américanistes célébré à Madrid en 1881.

---

[3] Traditionnellement pourtant, les entrées royales mettaient à l'honneur les portes d'Hostafrancs, à l'ouest de la ville.

Les requêtes comparées adressées au roi par les commissions de Huelva et de Barcelone reflètent des points de vue différents sur le mythe de Colomb. Fidèles à l'historiographie libérale, leurs auteurs font en effet la part belle aux Rois Catholiques dans la réalisation de cette "épopée nationale". Mais pour les Andalous, la découverte du nouveau monde que Colomb "offrit à la Castille" répond à Covadonga, la bataille mythique que le Roi chrétien Pelayo remporta contre l'envahisseur musulman[4]. Pour les Catalans, Colomb aurait donné ces terres nouvelles…

"au trône d'Espagne de ces monarques qui, en joignant leurs coeurs pour toujours, unirent deux couronnes et lièrent l'amour et l'histoire de deux peuples, l'un grand par ses dynasties de rois sages et saints, l'autre fort par la trempe de ses Comtes en prudence et vertu indépassables"[5].

Alors que Huelva privilégie une perspective uniquement castillane de l'histoire au profit du culte à Isabelle Ière, Barcelone rappelle que le principe d'unité nationale se fonde sur la volonté souveraine de deux royaumes distincts par le caractère et l'histoire.

Le sens donné à l'expédition de Colomb varie également. Pour la commission de Huelva, Colomb ouvre l'Amérique "aux Lumières de l'Évangile et de la civilisation". L'inspiration du Génois ne peut être inspirée que par Dieu et naturellement relayée par les hommes d'Église comme Juan Perez de Marchena, prieur de la Rábida [6]. A Barcelone, si les motivations de "la foi et du patriotisme" ne sont pas absentes, l'important est plutôt que :

"La Catalogne, entreprenante et laborieuse, ne pouvait rester indifférente devant un acte d'une telle importance pour l'avenir de la patrie espagnole au destin de laquelle elle s'était loyalement unie, [cette Catalogne] qui rappelait à Gênes la patrie de Colomb, comme elle, puissante sur les mers, comme elle, commerciale et guerrière, comme elle, politique et dominatrice, mères toutes deux de fils illustres élevés à l'école du courage et instruits aux pratiques de la vertu, [cette Catalogne] qui se souvenait de Jaime de Aragón fondant ses trésors pour armer ses puissants navires qui lui donnèrent la sarrasine Majorque, qui avait encore présent à la mémoire Pierre III aliénant ses joyaux et les richesses de ses royaumes pour armer les vaisseaux qui devaient humilier l'orgueil français à Naples et à Malte, la Catalogne ne pouvait, sans manquer

[4] **Arxiu Diputació**, Ll1387, Monumento Colón, "Diputación provincial de Huelva" : "España tiene dos epopeyas ; la una principió en Covadonga y concluye en Granada, cuando clavada la Cruz de Cristo sobre la almena mahometana, se cantó el Te-Deum que oye la gran Reina ; la otra comienza en la Rábida y concluye en las costas de La Española, cuando Colón, la huella, la besa, llora y bendice a Dios".

[5] Ibid., "Monumento a la memoria de Cristobal Colón", fol. 67 : "[Colón] dió a España un nuevo mundo (...), al trono de aquellos monarcas que, al juntar sus coronas unían para siempre dos coronas, vinculando el amor y la historia de dos pueblos, si el uno grande por sus dinastias de reyes sabios y santos, el otro fuerte por la estirpe de sus condes en prudencia y virtud insuperables".

[6] Ibid., "Para entender a un Colón inspirado por Dios, se necesitaba un hombre de Dios, un Fray Juan Pérez de Marchena. Y hombres con esta inspiración, con esta fe, sólo podían, en aquella época, encontrarse en la nación que, en tales sentimientos apoyada había luchado ocho siglos para arrojar de su seno a los sectarios de Mahoma, y sacar triunfante y poderosa la enseña de la Redención : en la nación que tenía por Reina a la Primera Isabel, insigne fundadora de la nacionalidad española, y protectora de todo pensamiento grande y generoso".

aux traditions vénérées de son histoire, s'agissant d'une gloire nationale et d'une entreprise risquée, refuser ses capitaux pour la réussite d'un projet si élevé et si profitable"[7].

Colomb s'inscrit ici dans la lignée des conquêtes méditerranéennes de l'Aragon. Comme toujours, le provincialisme revendique pour la Catalogne une place dans l'histoire espagnole. Mais la tonalité est moins religieuse que capitaliste, moins mystique que commerciale. Si bien qu'à la figure du clerc Marchena qui représente la dimension spirituelle du projet de Colomb, la Catalogne oppose celle de Luis de Santagel qui facilita le financement du voyage. De la même façon, si Huelva n'a aucun mal à justifier historiquement de son droit à élever un monument au Génois, Barcelone rappelle avec insistance qu'elle fut le lieu où Colomb se présenta aux monarques au retour de son premier voyage. Le Nouveau Monde apparut alors comme "l'arche virginale d'immenses trésors", la Terre promise du commerce et de l'industrie. Le culte à Colomb prend ici des allures de réception triomphante de l'*Americano* revenu chargé d'or des colonies antillaises.

Que signifie une telle accentuation de l'aspect économique des expéditions américaines? La perspective de prospérité, tant attendue après les crises des années soixante, pèse beaucoup dans le soutien de la bourgeoisie catalane au régime d'ordre que promet la monarchie restaurée. Colomb cristallise cet espoir de renouveau, en même temps que l'attente d'une politique coloniale musclée[8]. Tel que le présente la commission barcelonaise, le monument à Colomb est le gage de fidélité de la bourgeoisie capitaliste à la nouvelle monarchie. En somme, le monument à Colomb illustre un véritable projet de société fondé sur l´ordre public, la reconquête coloniale et la prospérité économique. Le monument scelle le pacte d'adhésion sous condition que les élites barcelonaises entendent passer avec Alphonse XII. L'avenir de ce monuments est dès lors conditionné par l'évolution des engagements réciproques.

Une société commémorante élitiste.

Il existe une exacte coïncidence entre la structure du discours qui sous-tend le mythe de Colomb et celle de la société commémorante qui porte le projet du monument : la composition sociale du comité monumental décrit le modèle d'une société élitiste, aristocratique pour ainsi dire, soucieuse de projeter dans l'espace urbain les repères de son auto-célébration. Cette société

[7] Ibid., "Cataluña, con su carácter emprendedor y laborioso no podía permanecer indiferente ante un acto de tanta trancendencia para el porvenir de la patria española, a cuya suerte se había lealmente unido ; que recordaba a Génova la patria de Colón ; como ella poderosa en los mares, como ella comercial y guerrera, como ella política y dominadora, madres ambas de hijos esclarecidos educados en la escuela del valor y aleccionados en las prácticas de la virtud; que recordaba a Jaime de Aragón fundiendo sus vajillas y preseas para montar sus poderosas naves que habían de darle el dominio de la mallorca sarracena ; que tenía aún vivo el recuerdo de un Pedro III enajeciendo sus joyas y los recursos de sus reinos para poder armar sus bajeles que habían de humillar el orgullo francés en Nápoles y en Malta, no podía, sin faltar a las veneradas tradiciones de su historia, al tratarse de una gloria nacional y de una empresa arriesgada, negar sus capitales para la consecución de un fin tan elevado y provechoso".

[8] C´est la raison pour laquelle le projet du monument à Prim voit le jour le même mois que celui au monument à Colomb, en novembre 1874.

commémorante prétend édicter la mémoire de la société en déterminant, au nom de l'ensemble du corps social, ce qui vaut d'être rappelé et ce qui appartient au passé commun ; elle fixe par ses choix la limite du domaine du commémorable.

Dans son principe même, le comité pro-Colomb, constitué en septembre 1881, contient une dimension représentative et élitiste. En effet, le comité rassemble ce que Barcelone comprend de plus hautes personnalités susceptibles, par leur prestige social, d'assurer le succès de l'entreprise. En retour, la participation au comité pro-Colomb est un signe de distinction sociale qui confère à son participant un surcroît de crédit. L'effet d'élection qui en résulte conforte finalement la position dominante du membre dans le champ social qui est le sien.

On trouve dans ce comité trois types de représentants illustres : les mentors politiques du camp conservateur avec les juristes Coll y Pujol, Duran i Bas ou le leader Cabot i Rovirosa ; les sommités du monde économique comme l'armateur López y López, les banquiers Arnús et Amell i Bou. Les présidents des quatre associations patronales les plus puissantes de Catalogne sont conviés (La Société Economique Barcelonaise des Amis du Pays, *le Fomento de Producción Nacional*, Le *Fomento de Producción Española*, l'*Institut Sant Isidre*). Enfin, le comité réunit le meilleur du monde artistique catalan : le secrétaire du comité, Carles Pirrozzini, les architectes Martorell et Buïgas, etc..

Ainsi, le comité pro-monument définit, à la croisée des champs politique, économique et artistique le profil de l'expert en mémoire : sa fonction qui suppose l'exercice d'une parole d'autorité sur les questions touchant au passé dépend étroitement de la position sociale de chacun des acteurs. Par son mécanisme autolégitimant, le comité participe en définitive de la construction, à la fin du XIXe siècle, d'une société élitiste, strictement hiérarchisée autour de ses élites.

L'examen de la souscription au monument Colomb confirme cette thèse. Le recours au financement par souscription n'est pas une nouveauté : déjà en 1869, un appel avait été lancé à Barcelone pour élever un monument aux soldats tombés aux Philippines et à Cuba. La souscription au monument Colomb s'ouvre en janvier 1882 et termine en mars 1886. Elle réunit 156 000 ptas, soit 14% du coût total du monument.

L'intérêt de son étude réside dans la détermination des donateurs qu'on peut finalement classer en cinq catégories : la première, la plus importante en part de collecte, rassemble 277 personnalités connues de la Barcelone de l'époque. La moyenne des dons s'établit ici à 187 ptas par personne, ce qui indique un recrutement social très élevé. La seconde catégorie réunit les entreprises, c'est-à-dire les entrepreneurs et leurs employés. Minoritaires sont les dons des municipalités espagnoles, les dons provenant de l'étrangers et les sommes recueillies au sein d'associations culturelles et entités diverses. En fait, le bassin de recrutement reste socialement étroit, essentiellement limité à quelques centaines de personnes dont la qualité et la fortune comptent en priorité.

Le modèle de souscription repose donc sur une haute société barcelonaise. On se situe à l'opposé des grandes souscriptions du début du XXe siècle qui invitent à la participation massive d'un public modeste.

Au total, la mémoire de Christophe Colomb développée dans les années 1880 est cohérente : sur le plan du discours, elle reflète l'engagement politique d'une bourgeoisie catalane au côté de la monarchie pour autant que cette dernière assure le triomphe des valeurs de la bourgeoisie industrielle et commerçante catalane. Sur le plan social, la commémoration à Colomb révèle le fonctionnement d'une société commémorante élitiste et fortunée, ordonnée hiérarchiquement autour de ses élites.

Colomb, signe d'identité.

On a vu plus haut que les Barcelonais ont repris le mythe de Colomb, dans une version laïcisée et capitaliste, pour revendiquer leur place dans le projet de construction de la nation espagnole.

Pour analyser la portée symbolique de ce monument, il faut partir de l'Exposition Universelle qui constitue son écrin et son miroir. L'idée de l'Exposition revient à Eugenio Serrano : le 11 mars 1885, il présente une instance pour obtenir l'autorisation municipale et la jouissance temporaire du Parc de la Citadelle. Le conseil municipal, moyennant quelques obligations, accepte le projet privé en juin 1885. Dès lors que la Reine a accepté d'inaugurer l'Exposition, la municipalité s'engage plus avant dans sa réalisation: le 7 décembre 1886, une proposition propose d'activer la construction du monument à Colomb afin que son inauguration corresponde avec le voyage royal. La greffe du monument Colomb sur l'Exposition est donc précoce.

Mais à la fin de 1886, la construction de l'Exposition est totalement arrêtée pour des raisons économiques majeures : c'est alors, - nous sommes au début de l'année 1887 -, que la municipalité décide de reprendre la concession et d'assumer la responsabilité de l'événement. En dépit de l'urgence, - Paris a depuis longtemps déposé un projet d'Exposition Universelle pour 1889, ce qui interdit à Barcelone tout retard -, il n'existe pas de programme strict de travaux municipaux associés de manière explicite à l'Exposition avant une date fort avancée. C'est seulement en août 1887 que Duran i Bas présente pour la première fois un programme précis et articulé qui annonce des interventions concrètes d'urbanisation, d'ornementation et d'organisation.

L'intérêt de ce document réside non pas dans ses propositions concrètes, - certaines ne verront jamais le jour-, mais dans le souci manifeste d'orchestrer de nombreuses initiatives qui s'étaient développées antérieurement. Au sixième chapitre de ce programme, on prévoit l'achèvement du monument Colomb, la restauration du monument López et l'accélération des travaux de ceux de Güell et Clavé. Bon nombre d'écrits considèrent aujourd'hui ces ouvrages comme des "monuments de l'Exposition", alors que l'événement, étranger à ces hommages, ne fait que les mettre en perspective les uns par rapport aux

autres. La simple observation du calendrier des fêtes nous convainc de cette mise en relation dynamique accomplie par l'Exposition : en mai, inauguration du monument Güell et emplacement des huit statues du Pg. Sant Joan ; en juin, inauguration du monument Colomb ; en novembre, inauguration du monument Clavé ; en décembre, seconde inauguration du monument Colomb. En somme, l'Exposition est le fil conducteur qui manquait jusque là à ces monuments dispersés dans la ville. Et le monument à Colomb, point culminant de l'Exposition, en est la synthèse active.

On peut se faire une idée exacte du programme symbolique mis à l´oeuvre[9]. Il serait juste de dire que ce monument constitue une page de l'histoire de l'Espagne, un véritable livre ouvert offert à la lecture des foules qui visitent l'Exposition. La dimension considérable de l'ouvrage permet en effet de développer un récit truffé de références historiques et symboliques.

Tout d´abord, le débarcadère de la place de la Paix est conçu comme une porte symbolique de Barcelone : c'est par là que la Régente entre dans Barcelone, réitérant le geste de son époux en 1875. Il synthétise les visées didactique et spectaculaire qui sont la caractéristique principale de l´Exposition. Ainsi, l'arrivée au monument depuis le port se fait en deux étapes :

Dans un premier temps, le quai de débarquement est décoré de monstres marins, sortes de gargouilles de cathédrale. De chaque côté du quai, deux éperons rappellent les proues de la *Pinta* et de la *Niña*. A l'extrémité de ces proues, deux phares symbolisent "la lumière qui guidait [les navires] en traversant les océans inconnus et dont le foyer était alimenté par le génie immortel de Colomb". Au pied de chacun des phares se situent quatre statues figurant les quatre parties du globe.

Dans un second temps, l'accès à la place de la Paix se développe par un escalier. Une balustrade est décorée de représentations des quatre vents cardinaux. En haut des marches, il faut passer entre des statues de marins célèbres érigés en génies tutélaires. Autour du monument, un gigantesque parterre de fleurs dessine la silhouette des quatre continents.

On voit bien que le débarquement a tout d'un passage initiatique au cours duquel le visiteur doit dompter un univers légendaire peuplé de monstres, d'éléments naturels (les vents, les continents) et de prédécesseurs-intercesseurs (les marins glorieux). Si l'on ajoute que Colomb est représenté au moment sacré où il pose le pied sur le nouveau continent, on comprendra que le spectateur qui débarque est amené à rejouer l'aventure colombine selon une reconstitution légendaire des faits. Par là même, l´identification magique du spectateur et de Colomb fait de Barcelone un Nouveau Monde à conquérir. Barcelone est la nouvelle Amérique de l'Espagne ; c'est du moins ce que s'efforce de démontrer toute l'Exposition.

---

9 A l'aide du *Memoria explicativa* du projet de Carles Buigas et du *Memoria en la que se describen las distintas vicisitudes ocurridas desde el comienzo hasta la conclusión del monumento* rédigé par le secrétaire de la Commission exécutive, Carles Pirozzini.

Non content de revivre la découverte de l'Amérique, le visiteur est invité à suivre les épreuves de la pérégrination de Colomb. Le monument synthétise effectivement un récit complet "des moments clés de la vie de Colomb" en trois parties, de la base de la colonne à son sommet.

Premièrement, le socle circulaire est gardé par huit lions de bronze, éléments les plus polémiques de l'ouvrage. Leur signification se comprend si l'on considère que le cylindre du socle est décoré des écussons des provinces et des États espagnols : le lion symbolise de l'unité de la monarchie espagnole et les blasons sa diversité. Ce sont les fondements de l'aventure américaine.

Entre les blasons, on trouve huit bas-reliefs en bronze qui racontent la vie du découvreur. La succession des vignettes de bronze, placée à hauteur d'homme, s'apparente à une bande dessinée sans paroles[10]. La série est pleine d'enseignements : tout d´abord, la narration de ces images d'Épinal présente une structure simplement organisée autour de deux protagonistes principaux, les Rois Catholiques face à Colomb, pour en faciliter l'assimilation. Les Rois sont présentés ensemble comme pour rappeler la double monarchie[11]: à Barcelone, l'Espagne est une union de couronnes. Ensuite, ce récit opère des choix en oubliant ce qui a précédé et suivi le premier voyage. On oblitère certains des épisodes les plus controversés de la vie de Colomb comme sa naissance à Gênes, ou bien la spoliation de l'Amiral de la Mer Océane. Enfin, l'évocation de la vie de Colomb se termine par l'épisode barcelonais anecdotique : la capitale comtale est une fois encore désignée comme l'aboutissement des routes de l'Empire. C'est l'une des idées majeures défendues par le monument.

Le second corps du monument est complexe. Le piédestal illustre en général "la protection qui aida Colomb à accomplir son entreprise". C'est un octogone dont quatre côtés sont traités en contreforts : ces derniers forment donc une croix grecque, "principal appui du découvreur" d'après le concepteur Buigas. La référence au Christ à de quoi étonner car elle est la seule que comprend ce programme iconographique : la motivation religieuse de Colomb en ressort amoindrie.

Sur les contreforts, on trouve quatre statues figurant les quatre puissances protectrices de l'aventure : la Catalogne, l'Aragon, la Castille et le Léon. La Catalogne se situe sur la façade principale du monument, face au port. Selon un modèle éprouvé dans la fontaine du Génie catalan, ces matrones symbolisent l'union plus que l'unité nationale[12]. Entre les matrones régionales,

---

10 Les événements retenus par le juré du monument sont : 1) Arrivée de Colomb au couvent de la Rábida. 2) Controverse devant l'assemblée réunie au couvent de Saint-Etienne à Salamanque. 3) Présentation de Colomb à la Cour des Rois Catholiques à Cordoue. 4) Entrevue de Colomb avec les Rois Catholiques à Santa Fe. 5) Embarquement de Colomb à Palos. 6) Colomb foule la terre américaine. 7) Prise de possession du territoire au nom des Rois Catholiques. 8) Réception de Colomb par les Rois Catholiques à Barcelone, de retour du premier voyage.

11 Cela diffère sensiblement des quatre bas-reliefs du monument de Colomb à Madrid qui ne met l'accent que sur Isabelle de Castille.

12 Ces figurations provinciales montrent le peu de progrès faits dans la définition de stéréotypes régionaux en Espagne. Le vocabulaire symbolique de ces statues ne fixe pas d'attributs

quatre autres statues représentent les Catalans qui aidèrent Colomb : Luís de Santangel, le pourvoyeur des fonds, représente "l'aide matérielle de la Couronne d'Aragon à la découverte. Pedro Margarit, capitaine, illustre "le pouvoir espagnol en Amérique" ; le frère Bernat Boïl, le moine de Montserrat qui participe au deuxième voyage, "le triomphe de la civilisation en Amérique" ; Jaume Ferrer de Blanes, l'astronome qui confirma l'intuition de Colomb, "la coopération de la science et de la découverte". La médiation catalane est affirmée ici avec force : sans la Catalogne, Colomb n'aurait pas atteint son but. On reconnaît ici le message essentiel du libéralo-provincialisme.

Avant d'atteindre la colonne, il faut encore franchir une étape. Derrière les matrones s'élèvent des contreforts coiffés par des proues de caravelle et entourés de griffons soutenant le blason de Barcelone. De cet ensemble chargé pendent huit médaillons représentant d'autres intermédiaires : le marquis et la marquise de Moja, les Rois Catholiques, Antonio de Marchena du couvent de la Rábida et le frère Juan Pérez, les frères Pinzón. Au dessus des proues de caravelle, se trouvent quatre couples d'oiseaux fantastiques, "premiers messagers d'une terre nouvelle", portant sur leur dos une demi sphère de bronze, "la partie du globe découverte", le tout surmonté de grandes figures ailées porteuses de couronnes de laurier, "le génie et la gloire couronnant le succès". Cette réunion d'animaux fantastiques anime une reconstitution légendaire conforme à la tonalité de l'ensemble. Cette combinaison d'histoire et d'imaginaire est le propre d'une conception mythologique de l'histoire, fort appropriée pour impressionner le visiteur. L'histoire se doit d'être édifiante pour le coeur plus que pour la raison.

La partie terminale du monument est constituée de la colonne, nouveau phare de Barcelone, et de la statue de Colomb. Sur la colonne sont inscrits les titres reçus par le Génois "puisqu'ils sont la conséquence de la découverte", la récompense méritée. Le chapiteau, au style indéfini, comprend quatre figures des continents, les bras en croix, que les spectateurs ont toujours pris pour des Christs. Il est coiffé d'une gigantesque couronne servant de mirador et censée représenter le trophée du "Prince des Océans et Vice-Roi des Indes". Le diadème porte un demi globe sur lequel se tient Colomb "au moment sublime où l'admirable navigateur, le grand scientifique et surtout le fervent chrétien foule pour la première fois la terre du Nouveau Monde". Il pointe le doigt en direction de la Méditerranée : ce geste de possession désigne une mer catalane[13].

Au total, le lourd appareil symbolique supporte deux idées simples. La première est l'universalité de l'événement : Colomb a fait oeuvre de civilisation. Le monument, véhicule de propagande, proclame la foi de l'Espagne dans les

---

caractéristiques qui serviraient à identifier une représentation provinciale : la Catalogne s'appuie sur le blason des quatre barres, symbole de la Couronne d'Aragon, selon un glissement de sens courant en cette fin de siècle. Mais quelle différence évidente entre l'Aragon et le Léon portant toutes deux une épée?

[13] Dans le monument madrilène, l'attitude de Colomb est fort différente : s'appuyant sur la hampe du drapeau de Castille, le découvreur regarde le ciel la main tendue vers lui. Ce geste de grâce à Dieu s'explique par la protection mariale dont a joui le voyage, comme l'indique clairement le piédestal. A Barcelone, la référence religieuse et mystique est éliminée au profit d'un geste d'appropriation plus terre à terre.

valeurs dominantes de son siècle : le progrès et la modernité. Il résume finalement le propos de l'Exposition. La réalisation du monument est saluée indistinctement comme un ouvrage titanesque digne de ce siècle technicien, "monument de la technique", preuve incontestable du dynamisme industriel de la Catalogne.

Enivrée par le fabuleux décompte de ses réussites, obsédée par la mesure de son exploit, la civilisation technicienne s'adonne au plaisir que lui confère son absolue maîtrise du progrès. La fascination est si puissante qu'à l'heure de construire une tour-mirador dans l'enceinte du Parc, certains proposent d'exposer l'échafaudage métallique qui servit au montage du monument. Digne d'un travail herculéen, la structure de fer vidée de son contenu, le monument, acquiert en soi un intérêt technique et, sans doute, une valeur esthétique. L'appareil du montage devient oeuvre d'art. L'instrument d'exécution intéresse autant que le résultat exécuté, l'outil autant que le chef-d'oeuvre.

Le chiffre exprime métaphoriquement le gigantisme. Les 63 mètres de hauteur qu'affiche avec insolence le monument en fait, selon les journalistes, la première colonne du monde, dépassant de quelques mètres celle de Trafalgar Square. Le monumentalisme exprime ici les nouvelles valeurs technologiques ; le gigantisme est valorisé comme une valeur artistique et urbanistique de première importance, comme si la construction du "plus grand" et du "plus haut" suffisait à donner un sens à l'espace urbain. En somme, le monument répond au besoin d'élites barcelonaises qui, comme dans la majorité des grandes villes européennes, se rassurent en contemplant l'incarnation monumentale de leurs valeurs utilitaires.

La seconde idée du monument est politique. Une certaine Espagne est réaffirmée, plurielle et composite, mais unie sous le symbole du lion. Le besoin de mettre en exergue le rôle de la Catalogne est constant : blasons de Barcelone, personnages adjuvants, matrones aragonaise et catalane, etc.. Les Rois Catholiques, par exemple, ne sont pas oubliés ; seulement, ils sont deux : la monarchie pactisée, l'union des deux Couronnes résonne comme une revendication pour le futur [14].

Entre un Colomb qui renverse les préjugés de son temps et une Catalogne qui s'efforce d'imposer un industrialisme à outrance, Pirrozzini voit un point commun:

"Il existe un parallèle entre la Barcelone des temps présents et Colomb, chargé de chaînes, rompant celles de l'ignorance et de la barbarie".

---

[14] Dans un discours prononcé devant le Conseil municipal le 26 novembre 1888, Carles Pirozzini proclame : "Catalanes furent les premières étincelles avec lesquelles la science espagnole salua l'oeuvre de Colomb. Catalanes furent les premières aides matérielles, les premiers [élans] de foi et de civilisation sur les plages vierges de l'Amérique. La Catalogne [fut] la première terre européenne à voir venir à la traîne d'un fou, d'un imposteur et d'un visionnaire, un monde nouveau». Cf. **Arxiu Administratiu (AA)**, 31/91/8, "Monumento Colón» : "Catalanes fueron los primeros destellos con que la ciencia española saludó la obra de Colón ; catalanes fueron los primeros auxilios materiales, los primeros albornes de la fe y de la civilización en las vírgenes playas de la América. Cataluña, primera tierra europea que vio venir a remolque de un loco, un impostor y un visionario un mundo nuevo".

Tout comme la Catalogne, Colomb est un visionnaire qui indique l'avenir de l'Espagne. Prophète en son pays, il a du lui aussi supporter les épreuves et les insultes des moins perspicaces. Et si Colomb est enfin parvenu à vaincre les résistances, la Catalogne réussira elle aussi à relever le défi. Si Colomb a attendu quatre siècles pour être reconnu, il en coûtera aussi beaucoup et longtemps à la Catalogne. Mais une certitude s'impose : le temps travaille pour elle parce qu'elle le maîtrise [15].

Le thème colonial sert alors à relier fortement le parallélisme des destins de Colomb et de la Catalogne. D´une part, il est dit que l'industrie et le commerce catalans profitent des nouveaux horizons que Colomb a ouvert. Par un juste retour des choses, l'industrialisation triomphante du XIX° siècle se doit de l'honorer. La colonisation est glorifiée comme la projection naturelle de l'industrie catalane outre-mer[16].

En débarquant aux Antilles, Colomb a offert à la Catalogne le nouveau monde de la colonisation marchande. Avec ce monument qui commémore le débarquement en Amérique, Barcelone inaugure le nouveau monde du progrès industriel. Les destins de l'un et de l'autre se répondent à travers la scène du premier pas en terre vierge, acte d'instauration de la modernité. *Ilustración Artística* a raison de considérer que "le sommet du monument est la clé de la pensée que contient le monument"[17].

D´autre part, l'empire américain que Colomb offre à l'Espagne rappelle l'empire méditerranéen que domina Barcelone. Le *bando* que la municipalité adresse à tous les Barcelonais par voie d'affichage afin de les inviter à la cérémonie de pose de la première pierre du monument revendique ce souvenir[18]. Plus loin, il est dit que le monument perpétue des faits "qui accréditent la grandeur passée

---

15 Le secrétaire Pirozzini conclue : "Un jour, on nous fera justice et la nation espagnole cheminera d'un pas décidé sur la voie du progrès industriel qu'il parcourt aujourd'hui d'un pas lourd comme si c'était un triste calvaire». Cf. *Ilustración Artística (IA)*, 27/02/1888, p.80 : "Un día se nos hará justicia y la nación española caminará decididamente por la senda del progreso industrial que hoy recorre de una manera penosa cual si fuera la triste senda de un calvario".

16 Par exemple, une circulaire de la Commission exécutive affirme que : "Nous tous, Espagnols, sommes intéressés à ce que le monument à Colomb soit digne de son impérissable mémoire. Et la Catalogne qui par un trafic incessant et rentable avec les Antilles a réussi à faire de ces lointains pays *sa seconde patrie*, apportant là-bas son activité et son génie, saura démontrer que ni l'ingratitude ni l'oubli ne logent au coeur des Catalans". Cf. **AA**, 31/91/1, "Monumento Colón", *Circular*. Comisión central ejecutiva del monumento a Cristóbal Colón, fol 19 : "Los españoles todos estamos interesados en que el Monumento que se levante a Colón sea digno de su imperecedera memoria. Y Cataluña, la que en tráfico incesante y productivo con las Antillas ha logrado hacer de aquellos remotos países, *su segunda patria*, llevando allí su actividad y su genio, sabrá demostrar que ni la ingratitud ni el olvido anidan en los pechos catalanes". C'est nous qui soulignons.

17 *IA,* 16/01/1888, n° 316, p.25 : "El remate es con justa razón la clave del pensamiento que la construcción entraña".

18 **AA**, 31/91/3, "Monumento Colón" : "Que sepan las naciones modernas al pisar el sagrado suelo de Cataluña que la segunda capital de España fué en otro tiempo la dominadora de extensas regiones, la protectora de grandes empresas y la madre de grandes hombres".

de la Catalogne". Il y a une même histoire qui lie l'empire méditerranéen à l'empire atlantique, un même élan, une énergie commune [19].

Pour résumer, il existe un abondant réseau de correspondances entre Barcelone et Colomb. L'empire colonial est la clé de voûte de ce rapprochement, soit qu'il assure la prospérité de l'industrie et du commerce catalans, soit qu'il rappelle la grandeur de la Catalogne médiévale. A l'inverse de ce que signifie le monument madrilène, il n'y a ici ni intercession religieuse, ni glorification de la Découverte comme aboutissement de la Reconquête sur l'Infidèle. Le culte à Colomb, version catalane, est laïc, industrialiste et impérial.

Epilogue : 1892, le divorce de Barcelone et de Colomb.

L´Exposition de 1888 marque donc l´apogée d´une mémoire libéralo-provincialiste qui utilise le mythe de Colomb comme principal thème de son projet national espagnol.

En 1892, quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, le monument à Colomb est enfin inauguré à Madrid, au centre de la place où aboutit le Paseo de Recoletos[20]. Selon José Alvárez Junco, l'image nationale espagnole, définie tardivement à partir du deuxième centenaire de Calderón de la Barca, en 1881, manifeste en 1892 un renouveau. Or, le tour pris par cet anniversaire plonge Barcelone dans un état de malaise : comme le note Josep Fontana, la cérémonie impérialiste de Colomb de 1888 se mute en 1892 en une cérémonie d'hispanité en désaccord profond avec la sensibilité provincialiste barcelonaise[21]. Le quatrième centenaire marque le début d´un divorce par la suite toujours plus accentué entre Colomb et Barcelone.

Il demeure que dans la seconde moitié du XIX° siècle, Barcelone a inventé la mémoire comme instrumentalisation politique du passé. Au regard de la construction d'une identité nationale, les élites catalanes ont proposé un autre modèle d'espagnolisation à l'ensemble de l'Espagne. Elles ont bien tâché de promouvoir les fondements d'un nouveau consensus national, sourdement inquiètes de l'absence de politique symbolique semble-t-il caractéristique du

---

[19] **AA**, 31/91/1, "Monumento Colón", *Circular*, Op. Cit. : "La Catalogne, celle qui grâce à son esprit laborieux et entreprenant réussit à être un État important et puissant ; celle qui, en dictant son premier code maritime, le plus sage, le plus étendu et le plus humain de tous ceux du Moyen-âge, donna l'exemple aux lois maritimes de Gênes, Pise et Venise ; celle qui gagnait à Athènes, libérait la Sicile, combattait à las Navas, conquérait Naples et accompagnait Colomb, la Catalogne ne peut, ne doit, ni ne veut être considérée plus longtemps comme ingrate" "Cataluña, la que gracias a su espíritu laborioso y emprenededor logró ser un Estado importante y poderoso ; la que dictando su primer código marítimo, el más sabio, ámplio y humanitario de los de la Edad Media, daba su pauta a las leyes marítimas de Génova, Pisa y Venecia ; la que vencía en Atenas, la que libertaba a Sicilia, la que batallaba en las Navas, la que conquistaba a Nápoles, la que acompañaba a Colón, no puede, no debe, no quiere ser, por más tiempo, contada entre el número de los desagrecidos".

[20] Maria del Socorro Salvador, *La escultura monumental en Madrid. Calles, plazas y jardines públicos*, 1845-1936, Madris, Ed. Alpuerto, 1990, 518p., p. 65-71.

[21] Josep Fontana, "Un viatge i cinc centenaris", in *Recerques*, n°27, Barcelona, Curial, 1993, pp.7-18.

régime de la Restauration. Barcelone est le laboratoire où se sont forgées les formes rénovées d'une adhésion à la nation espagnole.

Comparée aux années de l'Exposition, la dernière décennie du XIX° siècle est d'une surprenante atonie commémorative. La raison n'en est pas seulement imputable aux lendemains économiques et politiques douloureux de 1888. Dans le fond, l'héritage de la mémoire libéralo-provincialiste vacille sur ses bases, fragilisée par les attaques de la génération moderniste. Pendant cette période de latence des années 1890 se confectionne en effet une nouvelle politique de mémoire, la mémoire nationale-catalaniste qui construit des repères au passé très différents de ceux qu'avait établis la mémoire libéralo-provincialiste. Le monument à Colomb ne s´intègre pas à cette nouvelle politique de mémoire, alors que d´autres monuments de la fin du XIXe siècle ont pu parfaitement être utilisés par le nationalisme catalan. C´est pourquoi, de 1892 à1911, ce lieu de mémoire éminent entre en sommeil.

Mais à partir de 1911, une commémoration privée prend le monument à Colomb pour cible, marquant le réemploi timide du monument à un usage de mémoire. L'important n'est pas tant cette renaissance qui s'inscrit totalement dans la continuité de la mémoire libéralo-provincialiste que la greffe dont elle est victime dans les années 1920. En effet, dès 1919 mais surtout avec la dictature de Primo en 1924, le monument Colomb devient le point de cristallisation d´un nouveau culte à la Race. Ce nouvel avatar s'inscrit par contre dans la tradition du culte à Colomb tel qu´il s'était établi depuis 1892 dans le reste de la monarchie. *Le Día de la Raza* tend alors à creuser définitivement le fossé établi à Barcelone entre le monument de Colomb et la ville.